

Philip Delaveau

De la prose et
des verres



Du même auteur :

2010

Rue de la soif

(roman)

EXTRAIT

Philip Delaveau

De la prose
et
des verres

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-5989-3

Dépôt légal : juillet 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Prologue

Aimez-vous le chocolat ?

Le premier carré que vous croquez, c'est la découverte qui vous donnera l'envie d'en casser un second, de le savourer.

Le troisième sera gourmandise.

Au-delà, l'abondance commencera à tuer le goût, la subtilité de la confiserie et bientôt l'excès pourrait vous mener jusqu'à l'écœurement et l'impossibilité d'ingérer la plaque entière.

Je sais de quoi je parle...

Si, en grignotant un carré de chocolat, les premiers textes que vous lirez dans ce recueil vous plaisent, gardez-en pour demain...

... et les autres jours de la semaine...

Remerciements à :

Anne et Sandrine pour leur aide précieuse, ainsi qu'aux diabolotins de l'ami Souheil Salame dont l'auteur s'est maladroitement inspiré en illustration de ses textes.

*Tout petit déjà,
je regardais par la fenêtre.*

EXTRAIT

vieux gamin

Comme un vieux gamin, voilà que je trotte vers les soixante berges avec mes rêves de cabanes intacts.

En mémoire, si loin, si proches, sourires de petites filles, serments d'amitié, on se coupe, se mêle le sang. Je tue un oiseau au lance-pierres et je pleure.

Je préfère les indiens.

Je n'aime pas l'école et vais courir dans les bois dès qu'arrive le printemps.

Il y a eu les passions, les étreintes, les tendresses, les ambitions, les succès, les échecs, les enfants, les fêtes et les douleurs. Pourtant, je n'ai pas su devenir grand.

A force d'alcool et de tabac, mes dents se sont gâtées, mon ventre ballonne et j'ai besoin de lunettes pour lire. Mais lorsqu'on m'appelle « Monsieur » ou me traite de vieux con, je m'étonne de ce respect que je ne crois pas mériter.

J'ai eu beau voir et vivre bien des choses depuis plus d'un demi-siècle, ma tête est restée en culottes courtes.

Le temps s'accélère, m'éloigne de moi-même, je commence à me regarder comme un souvenir.

Je n'aime toujours pas l'école, pas plus que les professeurs de piano. Je continue à m'inventer des histoires où les indiens sont gagnants.

Je ne veux pas devenir sage, ni grand.

Maman !

Joé le cocker



unchain my dog

une vie de chien

la vie n'est pas un roman

treubeule

sacré Joé !

Sainte Rita

ça va faire mal...

unchain my dog

Je ne pouvais refuser à ma concierge d'aller promener son chien le jour de sa soutenance de thèse en biologie.

Rita Hayworth, superbe levrette italienne, a sauté sur la banquette arrière et ma belle Cadillac grise, une Fleetwood 58, a décollé en souplesse du trottoir, tandis que dans le rétroviseur, Marie-Cécile nous envoyait des baisers.

Très vite la plage de sable doré fut là. J'ai décidé de rouler sur la grève jusqu'à mon cabanon perché sur un éperon rocheux où venaient mourir les vagues. Tournant un potentiomètre sur le tableau de bord chromé, la carrosserie de la Cad' est passée de la couleur verte, programmée pour les traversées de campagne normande, à l'ocre, en harmonie avec le nouveau paysage. Mon costume, coupé sur mesure par un tailleur javanais en peau de caméléon de Tasmanie a pris aussitôt la même teinte, tandis que mes Ray Ban mercurisées reflétaient le bleu du ciel dans lequel évoluaient des cirrus panachés. Des volutes de Sinatra s'échappaient de la radio optionnelle.

Pour lui donner de l'exercice, j'ai déposé Rita sur le sable et roulé au pas le long de la grève tout en la maintenant par sa laisse à enrouleur.

Tout allait bien lorsque soudain, ses oreilles s'écartant à l'horizontale, Rita a pris son envol. En passant au-dessus de moi, j'ai tout de suite vu qu'elle s'était transformée en cocker mâle. J'avais beau

appuyer désespérément du pouce sur le bouton du machin, crier « reviens », la ficelle se déroulait toujours, toujours, et Rita, que je n'osais plus ainsi nommer, s'élevait dans de gracieuses circonvolutions.

Je suis descendu de ma Cadillac en marche, la laissant s'enfoncer doucement dans la mer et j'ai tiré tant que j'ai pu sur la ficelle. En vain...

Sortis de je ne sais où des enfants applaudissaient mon costume, me prenant pour un virtuose chinois du cerf-volant.

Moi, je voyais là-haut ce maudit chien rongeur sa laisse qui bientôt me retombait dessus, tandis que Joé le Cocker, dans un élégant battement d'oreilles, rejoignait un vol de cormorans, là-bas, loin vers l'horizon.

Accablé, j'ai gagné le cabanon et me suis couché en rond dans le tonneau me servant de niche. Comment Marie-Cécile allait-elle réagir ?

Réveillé par le pic-vert que j'ai dans la tête, je me suis rincé les dents avant de partir au boulot. Madame Simone, la concierge, m'attendait en bas :

– Quand vous rentrez complètement bourré au petit matin, les lendemains de Beaujolais nouveau, vous pourriez éviter de réveiller tout l'immeuble a-t-elle aboyé, la bave aux babines.

C'est son sale cabot, perfide complice, qui m'a niaqué la cheville.